

Les chèvres et les chiens

ou

la naturalisation de la société économique

(Extraits de *La Grande Transformation* de Karl Polanyi)

Commentaire de RS IDF : Avec l'abrogation, en 1834, de la loi de Speenhamland de secours aux pauvres qui reconnaissait leur « droit de vivre », la classe des travailleurs fut brusquement plongée dans un système libéral extrême régi par la faim, et naturalisé.

Il a fallu que le sens de la pauvreté fût bien compris pour que le 19^{ème} siècle entre en scène. La ligne de partage des eaux se place quelque part vers 1780. Dans le grand travail d'Adam Smith, l'assistance aux pauvres ne pose encore aucun problème ; ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que la question est évoquée de manière très générale dans la *Dissertation on the Poor laws* de Townsend et, pendant un siècle et demi, elle va occuper les esprits ...

La *Dissertation* de Townsend tourne autour des chèvres et des chiens. La scène est l'île de Robinson Crusoé, dans le Pacifique, au large du Chili. Sur cette île, Juan Fernandez a débarqué quelques chèvres qui lui serviront de nourriture au cas où il reviendrait. Les chèvres se sont multipliées à une vitesse biblique ... Pour les détruire, les autorités espagnoles ont débarqué un chien et une chienne qui, eux aussi se sont largement multipliés avec le temps et on fait diminuer le nombre de chèvres qui leur servent de nourriture. « *Alors un nouvel équilibre s'est rétabli*, écrit Townsend. *Les individus plus faibles des deux espèces ont été parmi les premiers à payer leur dette à la nature ; les plus actifs et les plus vigoureux sont restés en vie.* » A quoi il ajoute : « *C'est la quantité de nourriture qui règle le nombre des espèces humaines* » ... « *La faim apprivoisera les animaux les plus féroces, elle apprendra la décence et la civilité, l'obéissance et la sujétion aux plus pervers. En général la faim seule peut éperonner et aiguillonner [les pauvres] pour les faire travailler ; et pourtant nos lois ont dit qu'ils ne doivent jamais avoir faim. Les lois, il fut l'avouer, ont dit, aussi bien, qu'ils doivent être forcés à travailler. Mais alors l'application de la loi est accompagnée de beaucoup de troubles, de violence et de bruit ; elle engendre la mauvaise volonté et ne peut jamais être productrice d'un service bon et acceptable, alors que la faim n'est pas seulement un moyen de pression pacifique, silencieux, incessant, mais comme elle est le mobile le plus naturel d'assiduité et de travail, elle provoque les efforts les plus puissants ; et quand elle est satisfaite par la libéralité d'autrui, elle pose des fondations durables et solides pour la bonne volonté et la gratitude. L'esclave doit être forcé à travailler, mais l'homme libre doit être laissé à son propre jugement et à sa discrétion ; il doit être protégé dans la pleine jouissance de son bien, que ce soit beaucoup ou peu ; et puni quand il envahit la propriété de son voisin.* »

Voilà un nouveau point de départ pour la science politique. En abordant la communauté des hommes par le côté animal, Townsend court-circuite la question, supposée inévitable, des fondations du gouvernement ; ce faisant il introduit un nouveau concept légal dans les affaires humaines, celui de la Nature ...

Sur l'île de Juan Fernandez il n'y a ni gouvernement ni lois ; et pourtant il y a équilibre entre les chèvres et les chiens ... Cet équilibre est rétabli par la faim qui tenaille les uns, la rareté de la nourriture pour les autres. Hobbes a soutenu qu'un despote est nécessaire parce que les hommes sont *comme* des bêtes ; Townsend insiste sur le fait qu'ils sont *réellement* des bêtes et que pour cette raison précisément, on n'a besoin que d'un minimum de gouvernement. De ce point de vue nouveau, on peut considérer la société comme consistant en deux races : les propriétaires et les travailleurs. Le nombre de ces derniers est limité par la quantité de nourriture ; et aussi longtemps que la propriété sera sauve, la faim les poussera à travailler ...

La nature biologique de l'homme apparaissait comme la fondation donnée d'une société qui n'est pas d'ordre politique ... La société économique est née, distincte de l'Etat politique ...

Puisque la société qui se formait n'était pas autre chose que le système de marché, la société des hommes courait désormais le danger d'être déplacée sur des fondations profondément étrangères au monde moral auquel le corps politique avait jusque-là appartenu ...

En effet, on croit désormais que le marché autorégulateur découle des lois inexorables de la Nature et qu'il est d'une nécessité inéluctable que le marché soit libéré, qu'il soit débarrassé de toute entrave ... Les lois sur les pauvres doivent disparaître ... Il serait véritablement un lâche, moralement celui qui, sachant cela, ne parviendrait pas à trouver la force de sauver l'humanité d'elle-même par la cruelle opération qui consiste à abolir les secours aux pauvres ... La création d'un marché du travail est un acte de vivisection pratiqué sur le corps de la société par ceux qui se sont endurcis à la tâche par l'assurance que seule la science peut donner.

A n'en pas douter, le naturalisme de Townsend n'était pas la seule base possible de cette science nouvelle, l'économie politique. L'existence d'une société économique se manifestait dans la régularité des prix et la stabilité des revenus dépendants de ces prix ; par conséquent la loi économique aurait très bien pu être fondée directement sur les prix. Ce qui amena les économistes orthodoxes à chercher ses fondements dans le naturalisme, c'est la misère de la grande masse des producteurs qui est inexplicable autrement, et qui, nous le savons aujourd'hui, n'aurait jamais pu être déduite des lois du marché ancien ...

Pour l'essentiel, la société économique est fondée sur la triste réalité de la Nature ; si l'homme désobéit aux lois qui gouvernent cette société, le féroce bourreau étranglera la progéniture de l'imprévoyant. Les lois d'une société concurrentielles sont placées sous la sanction de la jungle.

Un seul homme s'est aperçu de ce qui signifiait cette épreuve, peut-être parce que lui seul, parmi les grands esprits de l'époque, possédait une connaissance intime et pratique de l'industrie tout en étant ouvert à la vision intérieure ... Robert Owen décrit en 1817, la voie dans laquelle s'est engagé l'occident et ses mots résument le problème du siècle qui commence : « La diffusion générale des manufactures dans tout le pays engendre un caractère nouveau chez ses habitants ; et comme ce caractère est formé selon un principe tout à fait défavorable au bonheur de l'individu et au bonheur en général, il produira les maux les plus lamentables et les plus durables, à moins que les lois n'interviennent et ne donnent une direction contraire à cette tendance. » ... Il observe que les travailleurs des villes comme de la campagne « sont maintenant dans une situation plus dégradée et plus misérable qu'avant l'introduction de ces manufactures du succès desquelles ils dépendent désormais pour leur pure et simple subsistance ». Owen sait que ce qui apparaît comme un

problème économique est essentiellement un problème social. L'ouvrier est certainement exploité ; mais ce n'est pas tout, loin de là ; un principe tout à fait défavorable au bonheur de l'individu et au bonheur en général ravage son environnement social, son entourage, son métier ; en un mot ses rapports avec la nature et l'homme dans lequel son existence économique était jusque-là encastree.

Robert Owen avait fait preuve de véritable pénétration : l'économie de marché, si on la laissait libre d'évoluer selon ses propres lois, allait entraîner de grands maux, et des maux définitifs.

La véritable signification du problème de la pauvreté se révèle maintenant : la société économique est soumise à des lois qui *ne sont pas* des lois humaines ... A partir de ce moment, le naturalisme hante la science de l'homme, et la réintégration de la société dans le monde des hommes devient l'objectif visé avec persistance par l'évolution de la pensée sociale ...